



HAL
open science

Sources Chrétiennes : une aventure de quarante-cinq années

Claude Mondésert

► **To cite this version:**

Claude Mondésert. Sources Chrétiennes : une aventure de quarante-cinq années. éd. Antonio Garzya, Gianni Macchiavelli. Alle sorgente della cultura cristiana. Omaggio a Sources Chrétiennes, D'Auria, pp.19-46, 1987, Radici. hal-04400197

HAL Id: hal-04400197

<https://hal.science/hal-04400197>

Submitted on 17 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

HENRI DE LUBAC
CLAUDE MONDÉSERT
CLAUDIO MORESCHINI
ANTONIO V. NAZZARO

ALLE SORGENTI DELLA CULTURA CRISTIANA

Omaggio a Sources Chrésiennes



© 1987 M. D'AURIA EDITORE
della E.S.T. s.n.c.
Calata Trinità Maggiore, 52 - Napoli

M. D'AURIA EDITORE IN NAPOLI

CLAUDE MONDÉSERT, S.J.

SOURCES CHRÉTIENNES:
UNE AVENTURE
DE QUARANTE-CINQ ANNÉES

Après le message de S.É. le Cardinal de Lubac, je voudrais, en mon nom personnel et à ma modeste place, exprimer notre reconnaissance à l'Associazione di Studi Tardoantichi, que M. le Professeur Antonio Garzya préside, ainsi qu'aux responsables de la Maison D'Auria, et en particulier à Monsieur Gianni Macchiavelli, pour avoir organisé cette exposition et cette manifestation d'hommage à la Collection Sources Chrétiennes. Je le fais aussi au nom de mon successeur, le Révérend Père Dominique Bertrand, empêché d'être là par plusieurs réunions importantes — mais il viendra vous rendre visite dans le courant de la semaine prochaine —; au nom également de notre ami présent ici, Jean-Noël Guinot, que j'ai arraché — avec sa complicité — il y a plus de trois ans, d'une « khâgne » de Lyon pour l'attacher aux rudes travaux de la direction de la Collection; au nom de notre Institut, de nos très chers collaborateurs et collaboratrices, en particulier des Pères Louis Doustreleau et Bernard de Vregille qui m'ont admirablement assisté pendant de nombreuses années, et de

Mademoiselle Marie Zambeaux, une philosophe parfaitement convertie à la philologie, ma secrétaire personnelle et secrétaire de direction pendant vingt-huit ans. S'il n'était pas possible de les réunir tous ici aujourd'hui, je suis sûr qu'ils sont avec nous par la pensée et l'amitié.

Sources Chrétiennes: une aventure de quarante-cinq ans: il me faut justifier ce titre. Si le mot *aventure* peut désigner un incident fortuit, singulier, il a aussi le sens courant, nous dit le Littré, d'une action ou d'une entreprise hasardeuse, soumise à beaucoup d'aléas, pour ne pas dire de dangers. Et le même dictionnaire ajoute que « tenter l'aventure », c'est entreprendre une chose dont le succès est fort incertain; mais il cite ensuite Malherbe qui parle « d'avoir part en une si belle aventure ». *Sources Chrétiennes*, vous avez voulu, Messieurs, le prouver aujourd'hui, a été une « belle aventure », même si elle a paru assez longtemps, selon le mot d'un sévère doyen de théologie, « une entreprise téméraire ». Car, dans les années 1930-1939, au moment où naissait et mûrissait le projet de la Collection, les voix étaient nombreuses autour de nous qui proclamaient le projet irréalisable: on manquait, nous disait-on, d'éditions critiques; très rares étaient les philologues ayant l'expérience du grec et du latin des Pères de l'Église, des langues orientales: syriaque, copte, arménien, etc.; on commençait seulement à disposer, avec les premiers volumes de la sé-

rie Fliche et Martin, d'une histoire des origines et des premiers siècles chrétiens, établie sur des recherches rigoureusement scientifiques; l'étude de l'Antiquité tardive chrétienne était encore, au moins en France et sous certains aspects, une hardiesse qui étonnait les vieux professeurs de l'Université, grands humanistes, certes, mais qui défendaient sévèrement le culte des « lettres classiques » d'Athènes et de Rome, la priorité absolue du siècle de Périclès et de celui d'Auguste ... Et quand, dans l'hiver 1937-1938, nous fîmes, à Paris, le Père Jean Daniélou et moi, le tour des éditeurs susceptibles de s'intéresser au projet d'une collection de textes patristiques, nous n'avons recueilli que des exclamations sceptiques ou des refus catégoriques: publier des textes, même traduits en français, des Pères de l'Église, vous n'y songez pas ! il n'y a aucune clientèle pour ce genre de livres!

En effet, si l'étude de l'Antiquité tardive relève en France d'une tradition déjà ancienne, comme l'a montré d'une façon très intéressante Monsieur le Professeur Salvatore D'Elia, il y a deux ans, ici même, il s'agissait d'une curiosité plus attentive à l'histoire des institutions politiques qu'à celle de la vie religieuse proprement dite, et ceux qui ont écrit à ce sujet, au XVI^e siècle et après, étaient surtout des jurisconsultes ou des historiens de la littérature nationale profane. Il y a quarante ans, les ouvrages plus récents, que citait M. D'Elia, et qui, de fait, pouvaient constituer en France une préparation favora-

ble à l'étude des Pères de l'Église, étaient encore en projet, sur le métier ou, tout au plus, sous presse: ainsi l'*Histoire du Bas-Empire* d'Ernest Stein, publiée en français par notre ami Jean-Remi Palanque (1959), *L'Empire chrétien* d'André Piganiol (1947), qui, soit dit en passant, attribuait en partie la décadence de Rome à la barbarie du Christianisme, *L'Histoire littéraire des grandes invasions germaniques* (1948) de Pierre Courcelle; et, quelques années plus tard, *Éducation et Culture dans l'Occident barbare* (1962) de Pierre Riché, *Les Invasions* (1965) de Lucien Musset, les deux grands livres que Gilbert Dargon et Charles Pietri ont consacrés à Constantinople (1974) et à Rome (1986), et d'autres encore comme ceux de Paul Petit et d'André-Jean Festugière.

Il est vrai, et Monsieur D'Elia le rappelait, que, sur le terrain religieux, une tradition d'études patristiques importante en quantité et en qualité a toujours — et dès la Renaissance — existé en France, et je ne saurais oublier tout ce que représentent, dans l'activité intellectuelle des cinq derniers siècles, après les éditions des humanistes, les noms de Petau, Sirmond, Valois, Le Nain de Tillemont et Ceillier, les éditions des Mauristes avec la traduction en latin des textes grecs, et plus près de nous l'œuvre gigantesque de Migne. Hors de France et durant la première moitié du siècle, quelques grandes entreprises s'étaient développées qui ouvraient très largement la voie, il faut le reconnaître, à l'étude des Pères de l'Église: les *Corpus* de Vienne, de Berlin,

de Louvain et — un peu après le départ de *Sources Chrétiennes* — les magnifiques séries latine et grecque du *Corpus Christianorum*, de Steenbrugge, accompagnées des *Clavis* élaborées par nos amis dom Dekkers et Maurice Geerard. Il reste que toutes ces publications n'offrent généralement pas de traductions françaises et sont par conséquent réservées aux spécialistes et inabordables aujourd'hui même pour le public cultivé; or, il faut bien constater qu'à notre époque ni les latinistes ni les hellénistes n'ont le temps de la lecture lente, méditée, qu'exige l'intelligence des textes originaux. Ce qui fait qu'on pouvait — entre les deux guerres — se poser la question: peut-on lire aujourd'hui les Pères de l'Église? ou encore: qui lit aujourd'hui les Pères de l'Église?

Ajoutez à cela qu'en France, dès avant la Séparation de l'Église et de l'État, les programmes universitaires pour l'enseignement secondaire et même l'enseignement supérieur étaient fermés à l'histoire religieuse du Judaïsme et de la Bible, comme à l'histoire des textes de l'Antiquité chrétienne.

Dans ces conditions, on doit souligner l'audacieuse initiative des abbés Hippolyte Hemmer et Paul Lejay: ils font paraître, entre 1904 et 1912, dix-huit volumes qui, par leur présentation (introduction, texte original, traduction française, notes et index) peuvent passer pour les prototypes de ce que seront, dès la fin de la première guerre, d'abord la Collection des Universités de France, dite Collection Budé, et vingt ans plus tard, celle des *Sources Chrétiennes*. Le

titre était significatif: « Textes et documents pour l'étude historique du Christianisme »; et les directeurs avaient recruté, à côté de quelques clercs, de jeunes universitaires devenus plus tard assez célèbres, entre autres Pierre de Labriolle, Louis Méridier, Émile Bréhier. Dans la note liminaire de la Collection, on lisait déjà ceci: « ... les collections patristiques sont difficilement abordables aux étudiants, aux érudits, aux prêtres laborieux, (et) en dehors des grandes villes; le format des collections n'en permet guère l'usage dans les cours et conférences. Les textes grecs sont souvent difficiles à comprendre, et la traduction latine qui les accompagne d'ordinaire ne les éclaire pas toujours ». Je pense, pour ma part, que cette présentation de la Collection Hemmer-Lejay a inspiré, plus ou moins consciemment, les initiateurs de la Collection Budé, et en particulier son principal promoteur, Paul Mazon: il était, à la Sorbonne, le collègue d'Émile Bréhier et de Pierre de Labriolle, comme aussi d'Aimé Puech, l'auteur de cette *Histoire de la littérature grecque chrétienne*, en trois volumes publiés en 1928-1930; et l'on sait que, de son côté, Pierre de Labriolle avait publié en 1924 une *Histoire de la littérature latine chrétienne*.

Il n'est que juste de mentionner, à côté de ces noms, celui d'un patrologue isolé très actif: le chanoine Gustave Bardy, d'abord professeur de théologie, mais bientôt victime de la chasse aux sorcières menée par quelques intégristes au plus fort de la crise moderniste. Écarté de l'enseignement — et

cependant parfaitement orthodoxe —, ce prêtre admirable, presque totalement sourd, vivant au milieu de sa bibliothèque au grand Séminaire de Dijon, travaillant jour et nuit, et cependant souvent consulté et visité, publia, dès le premier quart de notre siècle, d'innombrables articles de patristique dans les grands dictionnaires et les encyclopédies, rédigea un bon nombre d'ouvrages intéressant les origines chrétiennes; il fut vraiment un pionnier dans ce domaine et, ce qui est mieux, pour beaucoup de jeunes un entraîneur à la fois encourageant et exigeant. Je ne citerai de lui que cette étude, malheureusement limitée à un premier tome, intitulée *La question des langues dans l'Antiquité chrétienne* (1948), étude qui serait sans doute à mettre au point, mais surtout à continuer, et ce charmant et bel ouvrage qui s'appelle *La Vie spirituelle d'après les Pères des trois premiers siècles* (1935).

Tel se présentait donc, vers les années 30, esquissé à grands traits et trop sommairement, l'héritage culturel, si l'on peut dire, du milieu où allait naître la Collection *Sources Chrétiennes*. Pour ne pas être trop incomplet, il faudrait encore mentionner ces bons instruments de travail qu'étaient déjà, d'un côté, la très précieuse *Année philologique*, où les auteurs chrétiens des premiers siècles ont leur place, et de l'autre le *Dictionnaire de théologie catholique*, qui dépassait alors le milieu de sa course, le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, alors très avancé, le *Dictionnaire d'histoire et de géogra-*

phie ecclésiastiques, encore à ses débuts et déjà atteint d'une certaine somnolence, et enfin le *Dictionnaire de spiritualité*, qui préparait seulement ses premiers fascicules. Ces publications mobilisaient beaucoup de collaborateurs et entretenaient ainsi un climat de recherche et d'étude favorable à d'autres projets complémentaires.

Mais une grande entreprise ne connaît pas de génération spontanée ou anonyme, même dans le plus riche terroir. Elle commence toujours, ainsi que le soulignait Monsieur le Professeur Antonio Garzya, il y a trois ans, dans sa présentation de l'œuvre éditrice de la maison Teubner, je le cite: « con l'azione geniale, incisiva, lungimirante di un singolo » — « par l'action géniale, incisive, clairvoyante d'un seul homme ».

Cet homme, dont le nom n'a jamais figuré sur aucun des volumes de *Sources Chrétiennes*, parce que telle fut sa volonté irrévocable, mais qui fut en réalité le vrai fondateur de la Collection, est le Père Victor Fontoyront. Peu connu en dehors du milieu des jésuites français, il a seulement publié (en 1930) un *Vocabulaire grec*, destiné à l'enseignement secondaire et encore réédité aujourd'hui, un merveilleux instrument d'initiation à la langue et à la culture grecques. Ce livre a, du reste, été traduit en italien et en espagnol. La grande presse, évidemment, n'a jamais parlé de l'auteur et celui-ci n'eut jamais la célébrité de ses deux grands amis jésuites. Pierre Teilhard de Chardin et Auguste Valensin. Mais, com-

me on l'a écrit de lui, « dans sa ligne plus cachée, il marchait leur égal et, à certains égards, leur maître ». Il eut, en effet, une influence extraordinaire sur tous ceux qui l'ont connu et fréquenté, et le Père de Lubac rappelait, à sa mort en 1958, que « nul ne pourra jamais dire ni l'étendue ni la profondeur de son action, parce qu'il s'oubliait trop pour lui imprimer des formes tangibles ». Auvergnat par sa naissance (en 1880), il entra, à dix-sept ans, au noviciat de la Compagnie de Jésus, y parcourut le cycle habituel des études; il vécut, comme simple infirmier militaire, toute la guerre de 1914, d'abord sur le front français, et à partir de 1915 en Serbie et en Grèce: sa loyauté, son dévouement, son courage, son intelligence lui valurent d'exercer un ascendant considérable même sur ses chefs et il revint de cette terrible et longue épreuve profondément marqué par l'expérience personnelle de la souffrance, de la maladie et du voisinage constant de la mort, comme aussi par une connaissance de l'homme acquise dans une promiscuité sociale exceptionnelle. Pendant douze ans, il enseigna la philosophie — sa vraie « spécialité » — à de jeunes collégiens — et j'eus le privilège de profiter des qualités vraiment extraordinaires de ce maître qui nous faisait faire, avec vigueur et avec perspicacité, l'apprentissage d'une rigoureuse discipline d'esprit et de la vraie réflexion, comme aussi de l'ouverture à tous les problèmes humains et des vertus que requièrent la recherche philosophique et le travail intellectuel. C'est à cette époque

qu'il mit au point la publication de son riche et original *Vocabulaire grec*. En 1932, il fut nommé préfet des études à la Faculté de Théologie de Fourvière et se montra, dans cette fonction, un animateur incomparable. C'est durant cette période de 1932 à 1939 qu'il conçut et développa le projet de la Collection *Sources Chrétiennes*, dont il fut l'initiateur à la fois hardi et modeste: il mûrit son idée d'abord dans les conversations que lui permettait la vie de communauté, non seulement avec ses collègues professeurs, tels Pierre Chaillet, Henri Rondet, Henri de Lubac, mais même avec les jeunes étudiants jésuites ses élèves: Stanislas Lyonnet, qui sera professeur à l'Institut Biblique de Rome, Donatien Mollat, futur professeur de la Grégorienne, Jean Daniélou, Hans Urs von Balthasar et bien d'autres. Il procéda, de plus, à de nombreuses consultations, en France et à l'étranger, parmi ceux qui pouvaient lui donner un avis compétent, et il recueillit de la sorte conseils, encouragements aussi bien que mises en garde et jugements absolument dissuasifs. Mais il avait de trop bonnes raisons d'aller de l'avant: il était urgent d'ouvrir largement, par l'édition et la traduction annotée des écrits patristiques, l'accès aux sources de la pensée et de la culture chrétiennes, ces sources trop souvent obstruées, oubliées ou méconnues. Cela lui semblait nécessaire pour provoquer ou encourager un renouveau de la théologie latine, aussi bien que de la spiritualité occidentale. Un autre motif s'ajoutait pour lui au précédent: il était indispensable, si l'on

songeait à refaire l'unité des chrétiens séparés et divisés en Églises sinon plus ou moins rivales, du moins se comportant entre elles comme des étrangères, de rendre accessible à tous ces textes, qui dataient d'avant les grands schismes et qui avaient été le bien commun de l'Église une et réellement unie. Sur ce point, on reconnaîtra, quand on sait la faiblesse à cette époque du mouvement œcuménique chez les catholiques et chez les orthodoxes, la clairvoyance prophétique du Père Fontoynt. Et, pour cet homme, qui était un humaniste, imprégné de la tradition gréco-romaine, c'était aussi contribuer à la véritable culture de l'homme moderne que de lui faire connaître les œuvres et les chefs-d'œuvre des littératures chrétiennes, grecque, latine, orientale, qui avaient nourri, durant dix siècles et plus, toute la civilisation européenne, du Proche-Orient jusqu'à l'Espagne, de l'Angleterre et de l'Irlande jusqu'à l'Afrique du Nord, l'Égypte et la Mésopotamie.

Telles étaient les visées de la Collection dont se dessinait peu à peu le profil dans l'esprit de son fondateur. Et c'est à partir de là qu'il en détermina assez vite et d'une façon claire les normes essentielles: présenter autant que possible le *texte original*, surtout grec et latin, et le texte le plus sûr; donner des œuvres *intégrales*, sans les mutiler, malgré ce qu'elles peuvent comporter d'inactuel ou même d'étrange; en proposer surtout une *traduction* très élaborée, proche du texte, très exacte, conservant le rythme et la couleur du style, mais également très lisible

pour le lecteur d'aujourd'hui, même s'il est ignorant des langues anciennes; rédiger une *introduction* qui fournisse à ce lecteur les éléments indispensables pour comprendre l'ouvrage: notions sur l'auteur, sur le milieu, sur l'aspect littéraire, sur la portée historique et proprement religieuse de l'écrit; enfin des *notes* explicatives, au bas des pages, mais seulement celles qui sont nécessaires à l'intelligence du texte, et les *index* opportuns. En somme, une édition préparée avec assez de rigueur pour n'être pas dédaignée des savants et cependant munie de tout ce qui pouvait encourager des lecteurs plus ou moins cultivés, mais intelligents et sérieux.

Déjà, en 1937/38, chez les premiers collaborateurs qu'il avait recrutés et choisis, le Père Fontoy-nont pouvait trouver des manuscrits achevés ou en voie d'achèvement: ces ouvrages que le Cardinal de Lubac mentionnait, il y a quelques instants, dans son Message, et qui avaient été préparés par ceux qu'il nommait. Aussi le moment était-il venu de songer à cet autre élément indispensable dans une pareille entreprise: un éditeur. C'est pourquoi nous fûmes chargés, le Père Jean Daniélou et moi, comme je l'ai dit, d'un certain nombre de démarches à Paris, mais celles-ci furent sans aucun résultat, et sans même l'espoir d'une prochaine acceptation, malgré ce que nous avait fait entrevoir un instant Stanislas Fumet, alors directeur littéraire d'une importante Maison. Il fallait donc attendre; bientôt ce fut la guerre. C'est elle qui, paradoxalement, nous apporta la solution du

problème: on sait que le désastre de 1940 et le partage de la France en deux zones firent de Lyon non seulement un centre de la Résistance, mais aussi pour un temps la capitale intellectuelle de la France. C'est ainsi que les Éditions du Cerf y envoyèrent cet homme étonnant, à qui nous devons l'intuition et la réalisation de la Bible de Jérusalem, et de tout ce qu'elle a entraîné comme travaux et publications, le Père Chiffлот, dominicain, à la fois théologien, exégète et animateur exceptionnel de sa Maison d'éditions. Dès qu'il connut le projet du Père Fontoy-nont, qui loin de l'abandonner le mûrissait et le développait, le P. Chiffлот s'offrit avec enthousiasme à le mettre à exécution, grâce à cette succursale des Éditions du Cerf qu'il venait de fonder à Lyon sous le nom des Éditions de l'Abeille: les premiers volumes parurent ainsi en librairie dès le début de l'année 1942, portant cette double mention, qui leur permettait, privilège rare, de franchir sans difficulté la fameuse ligne de démarcation qui partageait la France en deux. Ce départ inattendu, en un temps où il fallait subir la censure allemande — qui voulut d'abord arrêter la *Vie de Moïse* de Jean Daniélou comme livre de propagande juive — et disputer le papier par kilo au répartiteur départemental, fut vivement encouragé et soutenu par les universitaires lyonnais et en particulier par Henri-Irénée Marrou, qui se trouvait alors parmi eux et devint, dès lors et jusqu'à sa mort, l'un de nos plus fidèles amis et l'un de nos meilleurs conseillers. Bientôt, il allait devenir aussi l'un

des collaborateurs de la Collection par son édition de l'*Épître à Diognète*.

Quand ces publications commencèrent, le Père Fontoynont se refusa absolument à en être le directeur: il en confia la responsabilité aux Pères Henri de Lubac et Jean Daniélou, un choix qui dénonçait à la fois sa modestie et sa clairvoyance. Car c'étaient bien là les deux hommes qui pouvaient le mieux assurer un bon début à cette publication, autant par leurs qualités personnelles que par l'autorité que l'un possédait déjà et que l'autre allait très vite acquérir dans le domaine des études religieuses, de la théologie et de l'apologétique, comme aussi dans les milieux universitaires laïcs. Bientôt j'eus le privilège de collaborer étroitement avec eux et naturellement avec le Père Fontoynont quand, en septembre 1944, je revins à Lyon comme professeur de grec à la Faculté des Lettres de l'Université Catholique; et c'est pourquoi, ayant aussitôt assumé un secrétariat qu'il fallait, du reste, créer et organiser de toutes pièces, puis ayant été chargé, une quinzaine d'années plus tard, de la responsabilité de la Collection, je puis affirmer que nous avons développé cette entreprise dans l'esprit de son fondateur et selon les normes qu'il avait prévues: elle est vraiment restée fille de sa pensée et le fruit de ses persévérants travaux d'approche.

On me pardonnera, je l'espère, de m'être un peu attardé sur ces commencements, mais au jour où l'on célèbre la réussite de *Sources Chrétiennes*, il était normal d'en faire remonter le mérite à qui de droit.

L'accueil que reçurent généralement et de tous côtés les premiers volumes de la Collection montra à l'évidence que celle-ci répondait à une attente, à un besoin, et qu'elle venait à son heure dans le mouvement de retour aux sources qui a caractérisé surtout la première moitié de notre siècle dans les domaines de la liturgie et de la Bible; notre entreprise en était l'heureux complément et l'on allait bientôt reconnaître qu'elle était, comme on l'a dit, un véritable service de la foi chrétienne, un service pour toutes les confessions chrétiennes et tout simplement un service de l'Église mystérieusement une, même si elle est provisoirement déchirée.

Commercialement, les débuts de la Collection furent faciles et heureux; plusieurs des premiers volumes furent épuisés en trois ou quatre ans: ils étaient relativement légers parce que le manque de papier nous avait obligés à y supprimer le texte grec; leur prix était relativement modique et la littérature religieuse n'était pas alors abondante. Mais, trois ou quatre ans après la fin de la guerre, se présentèrent les difficultés financières, à tel point même que la continuation de la Collection fut discutée et assez sérieusement menacée. Il fallut chercher et trouver des subventions jusqu'à ce que, peu après 1950, le C.N.R.S. commençât d'assurer à notre éditeur, volume par volume et après le vote de la Section des études classiques, des avances remboursables, mais sans intérêts. A vrai dire, ce genre de difficultés n'a pas cessé de nous harceler jusqu'à maintenant, et

c'est dans ce domaine également que *Sources Chrétiennes* a été une « aventure »: tous les éditeurs le savent et il n'est pas nécessaire d'entrer dans les détails. Mais je dois ajouter que ces problèmes ont affecté continuellement aussi le Secrétariat de la Collection, depuis sa naissance et encore après sa transformation, en 1969, en un Institut universitaire.

En effet, outre ses tâches administratives, il fut bientôt manifeste que le Secrétariat devait assumer une tâche scientifique et technique, indispensable si l'on voulait maintenir la présentation souhaitable des volumes: révision scientifique des manuscrits, préparation pour l'imprimeur, surveillance de l'impression et de la mise en pages, correction des épreuves en collaboration avec les auteurs. C'est ainsi que peu à peu s'est constituée une équipe qui compte actuellement plus de douze personnes dont les qualifications s'échelonnent du certificat professionnel jusqu'à l'agrégation et au doctorat. Dans ce personnel, on me permettra de distinguer deux ou trois noms: j'ai déjà nommé Marie Zambeaux et j'ai cité aussi les Pères Louis Doutreleau et Bernard de Vregille, tous deux, chacun dans son domaine, d'une compétence exceptionnelle et surtout d'un dévouement total à la tâche commune, en ce sens qu'ils ont consacré et consacrent la majeure partie de leur temps à aider nos auteurs de multiple façon et, plus d'une fois, à suivre leur travail du début à la fin. Je dois dire aussi que c'est grâce à l'aide financière du C.N.R.S. que nous avons pu organiser ainsi notre In-

stitut, car si nous ne recevons de lui pour ainsi dire aucun crédit de fonctionnement, il a du moins aujourd'hui la charge de six postes, et, depuis peu, a transformé en subventions les avances financières qu'il affectait à la publication de nos livres, ce qui aboutit à une heureuse diminution de leur prix de vente.

L'Institut des *Sources Chrétiennes* exerce donc son activité dans le cadre de l'Université Catholique de Lyon, et là il est en liaison avec les Facultés de Théologie et de Philosophie, avec les unités des Sciences humaines; il profite des ressources de la grande bibliothèque de cet établissement. Mais il a son autonomie légale et financière sous le couvert de l'Association des Amis de *Sources Chrétiennes*, association reconnue d'utilité publique, comptant aujourd'hui plus de cinq cents adhérents, publiant deux fois par an un petit *Bulletin* d'information; le Conseil d'Administration de cette Association a été longtemps présidé par le regretté Doyen André Latreille, et il l'est depuis trois ans par M. Jean Pouilloux, membre de l'Institut.

Une remarque importante me semble ici nécessaire. Si le domaine de la littérature ancienne, grecque et latine, classique et post-classique, a été déjà, dans nos pays européens, très largement et longuement exploré et étudié à peu près sous tous ses aspects: transmission des textes, langues, formes littéraires, contenu intellectuel, données politiques et sociales, etc., tous ceux qui s'occupent des textes patristiques

savent bien qu'il n'en est pas de même de l'ancienne littérature chrétienne et que, sur ce terrain, nous constatons encore pour beaucoup d'œuvres le manque de textes critiques, d'études historiques et philologiques... Ce vide se comble peu à peu, surtout depuis la dernière guerre, mais il reste encore beaucoup à faire — et c'est précisément cela qui rend difficile notre entreprise. Je me hâte d'ajouter que ces dernières années nous ont apporté beaucoup d'encouragements et d'heureuses réalisations: à côté des Congrès d'Études patristiques, qui depuis 1951 réunissent à Oxford des participants de plus en plus nombreux, les publications se sont multipliées un peu partout, qui sont le signe d'un travail à la fois plus intense et plus rigoureux pour l'étude des Pères sous tous ses aspects: philologique, théologique, historique, archéologique... Mais, à ce propos, je tiens à souligner l'apport exceptionnel des universitaires italiens qui partout, à Turin à la suite du Cardinal Michele Pellegrino, à Milan, à Pise, à Rome, ici à Naples, à Bari, à Messine, à Catane — on me pardonnera peut-être des oublis — nous offrent des éditions de textes, des traductions annotées, des études de très grande valeur; il n'est que juste de rendre hommage à tous ceux qui représentent aujourd'hui la grande tradition humaniste de votre pays.

Plus graves d'une certaine façon, mais heureusement éphémères, ont été les difficultés que certains auraient voulu nous susciter dans le domaine ecclésiastique. Pourquoi n'en pas parler, au moins briè-

vement, puisque cela fait partie de l'histoire? Du reste, depuis le Concile, il n'y a plus de problème de ce côté-là. Il était presque inévitable que tous les soupçons qu'on a fait peser au cours des années après la guerre sur la Faculté de Théologie de Fourvière et qui ont entraîné, on le sait, en 1950, la mise à pied de cinq professeurs, atteignissent aussi la Collection *Sources Chrétiennes*: si invraisemblable que cela puisse nous paraître aujourd'hui, les directeurs de la Collection furent accusés de vouloir saper et ruiner la théologie thomiste et lui substituer une théologie grecque ou orientale. Heureusement, tout ce qu'on a pu dire et écrire à une certaine époque à ce sujet s'est dissipé en fumée, et depuis la nomination du P. de Lubac, puis du P. Daniélou, comme théologiens du Concile et plus tard dans le Collège des Cardinaux, l'entreprise n'a recueilli que des encouragements de la part des plus hautes autorités de l'Église et notamment des Papes Jean XXIII et Paul VI.

Sans aucun doute ai-je omis bien des faits intéressants dans l'histoire de *Sources Chrétiennes* et je crains bien de vous l'avoir esquissée d'une façon trop personnelle... Il me semble, en tout cas, que je dois dire encore quelques mots de nos relations avec les autres entreprises voisines et surtout de quelques étapes plus importantes dans le développement de la Collection.

D'abord, nos relations avec les entreprises voisines. Si l'Association Guillaume Budé n'avait pas exclu, dès son départ, les textes chrétiens et en avait

déjà, entre 1925 et 1930, publié trois — à savoir les *Confessions* de S. Augustin (2 tomes, 1925-1926), la *Correspondance* de S. Cyprien (2 tomes, 1925) et l'*Apologétique* de Tertullien (1925) —, elle ne se réservait en principe que les textes poétiques et les correspondances. L'accord tacite qui régla d'abord, pendant quelques années, cette distribution des textes entre les deux collections, fit ensuite l'objet d'un accord oral sur la règle générale et, dans la suite, s'affirma plus d'une fois par une entente précise pour tel ou tel ouvrage de l'Antiquité chrétienne.

L'existence de la *Bibliothèque Augustinienne* dès avant la guerre explique l'absence presque totale de saint Augustin dans notre Collection; les deux volumes publiés par celle-ci sont une exception occasionnelle, mais il n'est pas impossible qu'ils soient suivis de quelques autres.

Dès 1955, nous avons signé avec l'Institut de l'Histoire tardive de l'Antiquité de l'Académie des Sciences de Berlin-Est une convention d'échange de services scientifiques, convention qui s'est avérée plus d'une fois utile aux uns et aux autres, et nous a valu même, pour l'édition d'Irénée, la communication d'un document précieux et d'un article encore inédit.

Si, avec les Corpus de Vienne et de Louvain, et celui du P. Graffin, nous n'avons jamais procédé à un pareil accord, nos relations ont toujours été excellentes. Mais c'est avec le *Corpus Christianorum* de Steenbrugge que nos liens sont le plus étroits et notre collaboration la plus fréquente. En 1960 une

convention entre nos deux entreprises a été signée par les deux directeurs de Collections, le Révérend Père Dom E. Dekkers et le Père C. Mondésert, et deux délégués des Éditions Brepols et du Cerf. Récemment, en 1981, à Bruges, une convention a été conclue entre, d'une part, l'Association pour la publication des Apocryphes du Nouveau Testament, représentée par les Professeurs Pierre Geoltrain, de l'École pratique des Hautes Études à Paris, et François Bovon, professeur de la Faculté de Théologie protestante de Genève, et d'autre part les directeurs du *Corpus Christianorum* et de *Sources Chrétiennes*.

À côté de tous ces actes officiels, il est évident que les membres de notre équipe ont bénéficié souvent, individuellement ou collectivement, de l'aide de diverses institutions — comme la Société des Bollandistes, à Bruxelles — ou de savants français ou étrangers.

Sur le plan institutionnel, je dois rappeler que notre Institut, tout en appartenant à l'Université Catholique de Lyon, fait partie du groupement scientifique appelé la « Maison de l'Orient ancien méditerranéen », créée et fondée à Lyon, en 1975, par notre ami Jean Pouilloux, grâce au Ministère de l'Éducation nationale (section Recherche) et par le Centre National de la Recherche Scientifique. Cette Maison, rattachée à l'Université Lyon II, est maintenant bien connue par son activité et par ses publications, et l'on sait qu'elle réunit un certain nombre d'Instituts, d'Équipes et d'Unités qui consacrent leurs recherches

à l'étude du Proche-Orient ancien, depuis sa préhistoire jusqu'au Moyen Age: civilisations, religions, archéologie, histoire, littérature et documents divers. Ce regroupement comporte naturellement la mise en commun à la fois des compétences humaines, des fichiers et des bibliothèques. De plus, les membres de l'Institut des *Sources Chrétiennes* font partie d'une équipe de recherche associée au C.N.R.S., dirigée d'abord pendant six ans par M. Jean Rougé et actuellement par Monsieur Louis Holtz, l'un et l'autre professeurs à l'Université Lyon II.

Enfin — et je terminerai par là —, je voudrais assez rapidement rappeler quelques étapes plus significatives de notre « aventure », ce qui me donnera l'occasion de signaler certaines orientations dans le choix des textes publiés.

Tout d'abord, j'ai été entraîné à accentuer le caractère scientifique de la Collection, ce qui lui a donné certainement un aspect plus austère, qui a probablement écarté un certain nombre de lecteurs, et ce qui s'est manifesté trop souvent par un alourdissement des volumes et, sans aucun doute, par un appareil scientifique parfois bien technique. D'autre part, il a fallu aussi peu à peu organiser, auprès de la direction, un Conseil scientifique: on a dû pendant quelques années le réunir à Paris en faisant appel à des professeurs du Collège de France, de la Sorbonne, de l'École pratique des Hautes Études et de l'École des Chartes; je tiens à dire à Madame Harl, à Messieurs Dagron, Fontaine, Guillaumont, Hadot,

Vernet et d'autres encore, notre reconnaissance pour la générosité avec laquelle ils nous ont accordé du temps, et il n'est pas besoin de souligner la qualité de leurs avis. Depuis quelques années, les circonstances ont permis qu'un Conseil de ce genre soit constitué à Lyon même, au moins pour les réunions ordinaires, les facilités des communications nous permettant maintenant de l'élargir en y invitant plusieurs universitaires de Paris et d'ailleurs, comme nous l'avons fait encore il y a un mois.

Dès la publication des cinquante premiers volumes, on a pu constater d'abord que les textes choisis n'étaient ni les plus connus ni les plus faciles, mais qu'ils étaient assez caractéristiques des divers milieux chrétiens où ils avaient été écrits et d'époques également diverses: communautés de Cappadoce, d'Alexandrie, de Grèce, de Rome, de Palestine, de Syrie, de Gaule, etc. — depuis le IIe siècle jusqu'au XIVe. Et ainsi en sera-t-il par la suite: c'est dire que nous prenons — après examen — les textes qu'on nous propose, mais il est vrai aussi que nous avons l'initiative de provoquer la préparation de textes importants, si nous trouvons l'homme compétent pour l'assurer; ce à quoi nous ne réussissons pas toujours. Une autre constatation, sur laquelle je n'insisterai pas, c'est la grande variété de nos collaborateurs: hommes ou femmes, bien sûr, mais aussi français ou étrangers, catholiques ou protestants, orthodoxes, juifs et autres.

Dès les n^{os} 23 et 24, la Collection offre des textes

hétérodoxes, qui sont quasi indispensables pour la pleine intelligence de ceux qui les réfuteront: textes gnostiques, suivis plus tard de textes cathares. En effet, il est bon d'avoir sous les yeux quelques exemples des déviations doctrinales, liturgiques et sociales, pour mieux juger de la fidélité commune.

En 1959 commence la série plus ou moins bien nommée *Textes monastiques d'Occident*, créée à la demande de l'abbé général des Cisterciens réformés, Dom Gabriel Sortais, qui souhaitait qu'on fit connaître les très beaux textes latins des premiers religieux de son Ordre qui, entre l'Antiquité et le Moyen Age, reprennent à ses origines la tradition des Pères grecs et la transposent, non sans originalité ni élégance, dans le latin de leur époque. Dans cette série entreront naturellement des textes bénédictins et d'autres analogues.

En 1961, paraît, en marge de *Sources Chrétiennes*, un premier volume des *Œuvres de Philon d'Alexandrie*: on manquait d'une traduction française moderne de cet auteur, qui représente, au moment de l'apparition du christianisme, la plus brillante apologie du judaïsme, un essai remarquable d'exégèse et de théologie bibliques, et un aspect original de la spiritualité juive de la Diaspora. On sait que son œuvre a survécu grâce à l'usage qu'en ont fait les auteurs chrétiens, à Alexandrie surtout, à Milan même où S. Ambroise en a traduit et inséré des pages entières dans ses propres ouvrages. Cette série devrait être achevée d'ici deux ou trois ans.

Le développement de l'étude de la période intertestamentaire nous a encouragés à mettre à la disposition des lecteurs certains textes essentiels, comme la *Lettre d'Aristée à Philocrate*, ou importants pour l'intelligence de la transmission comme de l'exégèse de l'Ancien Testament: les *Antiquités Bibliques* du Pseudo-Philon et un *Targum du Pentateuque*.

Pour conclure — il en est temps! — je voudrais redire encore une fois combien essentielle a été, pour la mise en route de cette « entreprise » de *Sources Chrétiennes* et tout au cours de cette « aventure de quarante-cinq ans » — après l'action créatrice et irremplaçable de son fondateur — la collaboration multiple de divers organismes et d'hommes aux compétences variées, mais tous animés de la même résolution: rendre accessible à nos contemporains ces littératures anciennes qui sont une partie majeure de la Tradition chrétienne et témoignent le mieux des valeurs spirituelles qui ont constitué la civilisa-

* En relisant son texte sur épreuves, l'auteur s'aperçoit qu'il n'a pas mentionné un organisme auquel l'Institut des Sources Chrétiennes et un grand nombre de collaborateurs de la Collection doivent, depuis toujours, une aide essentielle et pour ainsi dire quotidienne, en ce qui concerne le recensement et les microfilms des manuscrits anciens: l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, du C.N.R.S. (Paris). Dirigé pendant de longues années par M. Jean Glénisson, à qui nous exprimons ici toute notre reconnaissance, ainsi qu'à son personnel, cet Institut est depuis octobre 1986 confié au Professeur Louis Holtz.

tion européenne: données juives, grecques et latines, reçues et assimilées par la pensée et la vie chrétiennes de tant de siècles.